

Version de marins de Haute-Bretagne. — JEAN LE TEIGNOUS (1)

Résumé

Un homme et une femme qui viennent d'avoir un enfant trouvent bien une marraine, mais pas de parrain. L'homme se met en quête et rencontre un beau monsieur qui, mis au courant, s'offre à être parrain, Il fait les frais du baptême. fait promettre d'envoyer l'enfant à l'école dès qu'il marchera seul, c'est-à-dire dans un mois; il laisse de l'argent pour l'entretien de son filleul qu'il reviendra chercher dans un an et un jour. L'enfant se développe avec une précocité extraordinaire, va à l'école au bout d'un mois, n'a plus rien à apprendre du maître après, deux mois de classe; passe ensuite dans deux autres écoles où il devient plus instruit que ses maîtres. Le parrain revient à la date fixée, et emmène Jean, son filleul, en laissant de l'argent à ses parents. Une cavale se présente sur la route, les emmène et lorsqu'ils arrivent au. château, elle saute par. dessus le portail fermé. Le parrain montre à Jean son écurie où il y a un autre cheval et une mule; il aura à garder le château pendant ses absences, devra bien soigner les deux chevaux et battre chaque jour la mule avec un gros bâton. Jean reçoit une petite baguette avec laquelle il lui suffira de frapper trois fois la table pour que celle-ci se couvre des mets qu'il souhaitera. Le garçon essaye immédiatement la baguette et s'attable avec son parrain; mais celui-ci reçoit pendant le repas une dépêche qui l'oblige à s'absenter pour deux jours. Il renouvelle ses recommandations à son filleul et lui remet les cent clefs des cent chambres du château qu'il pourra visiter, à l'exception de la centième. Jean commente à visiter les chambres, la première pleine d'or, la seconde pleine d'argent, la troisième pleine de bijoux, soigne les chevaux et bat la mule. Le parrain rentre, se fait rendre compte, reçoit pendant le repas une dépêche qui l'oblige à repartir pour huit jours. Jean continue à visiter les chambres, entre dans la centième, et y voit des cadavres ensanglantés pendus au plafond ou gisant sur le plancher. Sa clef tombe dans le sang et il essaie vainement de la nettoyer : plus il la frotte et plus la tache de sang devient grande (T. 312). Il pense alors aux livres qu'il a vus dans la chambre aux cadavres, va les consulter, et y apprend la manière de se changer en bête, fourmi, papillon, oiseau. Il se change en fourmi, pour vérifier, et pense que, sous cette forme, il pourra peut-être échapper à son maître. Redevenu homme, il va soigner les chevaux et battre la roule, mais celle-ci lui parle :

— Tu ferais mieux de me donner à boire et à manger... Tu es allé dans la centième chambre... Si tu ne fais pas ce que je vais te dire, tu y rejoindras les domestiques qui t'ont précédé et ont fait comme toi.

Jean qui accepte de suivre les conseils de la mule lui donne une nourriture abondante, rosse les chevaux à tour de bras, va dans le jardin bourrer avec des draps une cloche qui sonne quand il y a du nouveau au château et se fait entendre du parrain, fût-il à mille lieues, se plonge dans une fontaine d'où il ressort avec les cheveux dorés... puis toujours suivant les conseils de la mule, il laisse or, argent, baguette, met à la bête une vieille selle et une vieille bride, non les neuves qu'il leur préférerait (T. 550), prend son étrille, sa brosse, son bouchon et saute sur la mule qui part en sautant par-dessus le portail.

Bientôt, la mule fait savoir à Jean que le parrain est maintenant avisé de leur départ par la cloche qui, à force de battre, a coupé les draps; il s'est mis à leur poursuite sur un cheval plus rapide que la mule et Jean doit regarder en arrière pour signaler son approche.

Jean ne voit d'abord rien, puis une fumée, et au moment où cette fumée va les atteindre, sur l'indication de la mule, il jette le bouchon devant eux (2). Aussitôt, il se forme un étang très étroit de cent lieues de tour que la mule traverse rapidement, mais que le parrain doit contourner.

De nouveau, Jean regarde derrière, ne voit rien, puis aperçoit un feu et une fumée (ce qui signifie, dit la mule, que le parrain est plus à craindre que la première fois). Quand les fugitifs sont sur le point d'être atteints, la mule dit à Jean de jeter la brosse et il se forme une forêt de trente lieues de tour, large d'une lieue seulement, aussi épaisse que les poils de la brosse. La mule la traverse par le milieu, tandis que le parrain doit la contourner.

Une troisième fois, quand le parrain, plus terrible encore, paraît comme des coups d'éclair et va rejoindre Jean et la mule, cette dernière fait jeter l'étrille et il s'élève aussitôt une montagne d'un kilomètre de haut et de dix lieues de tour que la mule gravit sans peine, mais que le cheval ne peut monter.

La mule marche longtemps encore et elle est épuisée, et voilà que de nouveau le parrain est sur le point de l'atteindre; heureusement, elle arrive au ruisseau qui borde la « terre sainte », la franchit d'un bond et le diable (3), en deçà, ne peut attraper que la moitié de sa queue qui est encore dans son domaine.

Maintenant qu'ils sont en sûreté, la mule conseille à Jean de se couvrir les cheveux d'un bonnet comme s'il avait la teigne et d'aller demander au roi s'il n'a pas besoin d'un jardinier; et elle lui remet une baguette dont il n'aura qu'à frapper le sol en disant : « Par la vertu de ma petite baguette, à moi ma mule », pour que la bête vienne aussitôt.

Jean va au château du roi, est admis comme garçon jardinier, se présente au maître-jardinier qui, dur et jaloux, le charge de tailler une vigne en ne lui donnant comme outil qu'un méchant couteau de bois (T. 313, IV : A4). Jean essaye vainement et, de colère, arrache la vigne, et va dire au jardinier qu'elle est taillée. Le jardinier va prévenir le roi mais pendant ce temps, Jean appelle la mule avec sa baguette, lui rend compte de ce qu'il a fait, et la mule, par la vertu de la baguette, obtient que la vigne soit taillée comme si le meilleur jardinier y avait mis la main et soit couverte des plus beaux raisins qu'on ait jamais vus. Le roi arrive avec le jardinier et c'est ce dernier, stupéfait, qui est grondé pour avoir fait un faux rapport sur un garçon qui méritait des éloges.

Le maître-jardinier demande ensuite à Jean de sarcler des carottes, mais Jean arrache les carottes et laisse l'herbe; son maître va encore prévenir le roi; dans l'intervalle, la mule appelée souhaite avec sa baguette que l'endroit soit garni de carottes grosses comme le bras, et le roi mécontent des faux rapports du maître-jardinier le congédie et donne la place à Jean. Il offre du personnel à celui-ci pour l'aider, mais Jean refuse, et demande seulement qu'on lui bâtisse une petite maison près du portail.

Jean. avait trois habits, couleur de lune, couleur des étoiles et couleur de soleil, que lui avait donnés la mule. Une nuit de clair de lune, comme il se promène dans le jardin, sur sa mule, avec son habit couleur de soleil, la plus jeune des trois filles du roi l'aperçoit, croit le reconnaître, et descend bien vite pour s'en assurer; mais Jean, de sa baguette, fait disparaître vite habit et mule, s'enferme dans sa maison et refuse d'ouvrir à la princesse qui vient frapper à sa porte. Le lendemain, comme il se promène de même avec son habit couleur de lune, la même chose se produit, et le surlendemain de même, quand il se promène avec son, habit couleur d'étoiles, malgré la hâte de la princesse qui maintenant est sûre de l'avoir reconnu.

L'aînée des princesses désirant se marier, le roi décide de marier ses trois filles le même jour. Il convoque les seigneurs, les princes, les généraux, les amiraux dans la cour du château et donne à chacune de ses filles une boule d'or qu'elle doit jeter aux pieds du prétendant choisi. Après que les deux aînées ont désigné chacune un prince, la troisième déclare que tout le monde n'est pas présent; on fait venir les officiers, rame déclaration; les marchands et les ouvriers, même déclaration. Il ne manque plus que Jean le Teignous que le roi envoie chercher et qui vient en gros sabots avec des vêtements déchirés. C'est à ses pieds que la troisième princesse jette la boule d'or et le roi mécontent, mais n'ayant nu'une parole, consent à les marier. Mais il envoie les deux époux résider 'dans une maison éloignée, alors que ses deux filles aînées et leurs maris restent à son château.

Jean le Teignous apprenant que son beau-père a déclaré la guerre à la Prusse va lui offrir ses services, mais le roi ne consent à lui donner qu'un cheval qui marche sur trois pattes et un sabre rouillé. Il part avant les autres, mais son cheval tombe dans un borbier d'où Jean ne peut le retirer; ses beaux-frères qui viennent sur de magnifiques chevaux, suivis de leur armée, se moquent de lui au passage; mais dès que l'armée est passée, Jean appelle sa mule qui lui fait prendre son habit couleur de soleil et tous deux partent à grande allure, dépassent les deux beaux-frères qui prennent Jean pour un prince et veulent le retenir. Mais Jean arrive seul devant l'ennemi et se démène si bien avec sa mule que le roi prussien doit demander une trêve jusqu'au lendemain et donne à Jean un papier sur lequel il reconnaît avoir été vaincu. Jean revient, avise de sa victoire ses beaux-frères qui font demi-tour et le retrouvent dans son borbier où. il a repris son cheval à trois pattes et son aspect de jardinier teigneux.

Le lendemain, les mêmes événements se déroulent, Jean combattant avec son habit couleur de lune.

Et le surlendemain, il combat avec son habit couleur d'étoiles. Cette fois, Jean le Teignous détruit presque toute l'armée, exige trois milliards, les drapeaux et signe la paix.

Au, retour, il arrête ses beaux-frères, leur montre le traité signé et les drapeaux et consent à les leur céder, mais il enlève auparavant le milieu des drapeaux, demande aux deux princes leurs anneaux de mariage Jar lesquels leurs noms sont gravés, et enfin exige que le pied de sa mule soit marqué sur chacune de leurs jambes. Puis il repart, après avoir accepté leur invitation de venir les voir, rejoint le cheval embourbé, ses beaux-frères se moquent de Jean le Teignous au passage, crachent sur lui et l'un d'eux le frappe de son sabre dont le bout se casse et reste dans la plaie.

Rentré chez lui, Jean s'alite, est soigné par le médecin du roi qui extrait de la blessure le morceau de fer que Jean met soigneusement de côté.

Quelques jours après, Jean dit à sa femme d'inviter le roi et sa mère, ses soeurs et beaux-frères et le médecin. On leur sert un menu frugal, pommes de terre bouillies, galettes de blé noir, etc. A la fin du repas, il est convenu que chacun racontera une histoire. Le roi raconte le mariage de ses filles, l'aîné des princes raconte la victoire que lui et son frère ont remportée, aidés par un prince inconnu.

— Le reconnaîtriez-vous, demande Jean le Teignons.

— Oui, certes, et nous le reverrons, il a promis de venir nous voir Jean sort, appelle sa mule, revêt son habit couleur de soleil et passe devant sa maison. Les princes et le roi le font entrer sans reconnaître Jean le Teignons. Le beau cavalier pris à témoin de la victoire des princes demande à voir les drapeaux, fait constater qu'à tous il manque un morceau du milieu, sort les morceaux manquants d'une petite caisse présente les deux anneaux de ses belles-soeurs, et enfin fait voir sur la peau des deux princes l'empreinte du pied de la mule. Puis il se fait reconnaître, dit comment un de ses beaux-frères l'a frappé de son épée prend à témoin le docteur qui a retiré le morceau de l'arme et on constat; que ce morceau s'adapte à l'une des deux épées. Alors le roi en colère fait sortir les deux princes qu'il condamne à l'exil et décide que Jean le Teignons viendra demeurer près de lui et aura sa couronne.

Paul Sébillot, Contes populaires de la Haute-Bretagne, 3e série : Contes des Marins, Paris, 1882, pp. 74-112. « Conté en 1879 par Louis Pluet, de Saint-Last, matelot âgé de vingt-huit ans environ. Ce conte très long est un de ceux qui se racontent dans la cale des navires qui portent des passagers à Saint-Pierre et à Terre-Neuve » (P. S.).

Nota. — Ce conte débute par le dialogue habituel entre conteur et auditeurs parmi les soldats et les marins : « Tric! Trac! — Sabot! — Cuiller pot! — Soulier de Dieppe! — Marche avec! — Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. Je passe par une forêt où il n'y avait point de bois, par une rivière où il n'y avait point d'eau, par un village où il n'y avait pas de maison. Je frappe à la porte et tout le monde me répond. Plus je vous en dirai, plus je vous mentirai, je ne suis point payé pour vous dire la vérité... Il y avait une fois, par une bonne fois, un homme et une femme, etc. »

Ce conte, noté fidèlement, est semé de formules et d'expressions consacrées en usage chez les soldats comme « il est bon de vous dire que », et chaque fois que le héros se déplace, le conteur n'omet pas de dire : « Marche au jourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. »

La fin du conte est altérée et incomplète. C'est généralement sur l'ordre du roi qu'on doit chercher à retenir le chevalier mystérieux pour qu'il épouse la princesse qu'il a gagnée par sa victoire (dans une bataille, un tournoi, un concours, un combat contre la bête à sept têtes,

etc.). Après sa troisième prouesse, un soldat le blesse en voulant l'arrêter et la pointe de l'arme restée dans la plaie permettra de constater l'identité avec le petit jardinier. Ensuite, l'animal secourable (cheval le plus souvent) demande au héros de lui trancher la tête, et ainsi cesse l'enchantement par lequel le magicien du début avait transformé en cheval le fils du roi même, chez qui servait le héros comme jardinier.

1. Jean le Teigneux, autre titre : Jean le Fin (Séb.).
2. Altération. C'est derrière qu'est jeté l'objet dans toutes les autres versions de la Fuite magique.
3. Le parrain n'est nommé diable qu'ici.